

CATHERINE
DE RICHAUD
MONSIEUR
LE CHEVALIER

Roman



P.O.L

Monsieur Le Chevalier

Catherine de Richaud

Monsieur Le Chevalier

roman

P.O.L

© P.O.L éditeur, 1986.
ISBN : 2-86744-060-2

La route, légèrement montante, était couverte d'une poussière blanche qui ralentissait la marche. Les villas, de chaque côté, avaient des noms de fleurs gravés sur des plaques de marbre ou de porcelaine qui leur donnaient un parfum un peu mortuaire. Il y avait la Villa Iris, Les Sapins, Les Glycines... D'autres, comme la Villa Ker Nina, bâties en bois comme un chalet savoyard, trahissaient la nostalgie d'enfances provinciales.

En partie ou même cachées complètement derrière des haies sombres de cyprès toujours bien taillées, les villas étaient souvent construites tout au fond de leur jardin dans un souci de calme et de retraite qui laissait penser que les habitants de cette rue n'étaient pas très curieux du monde. Les murs à l'ombre, quelquefois

entièrement tapissés de lierre ou de glycine, installaient encore davantage une impression de tristesse, comme les stores souvent baissés contre le soleil et les plaques de marbre près des portails. Presque tous les habitants de la rue avaient déjà un certain âge : ils étaient fonctionnaires au Maroc depuis des années et avaient vécu auparavant dans d'autres régions, dans le bled ou dans de petites villes plus au Sud avant de s'installer à Rabat. Leurs maisons montraient à la fois que leur arrivée dans cette rue était un aboutissement et qu'ils avaient été absents des endroits où ils avaient vécu depuis qu'ils avaient quitté la France. Les villas avaient toutes quelque chose d'étriqué malgré leur dimension et les jardins qui les entouraient, avec un manque de simplicité dans la décoration qui répétait des détails qu'on trouve sur les façades de certaines maisons en France : les moulures de plâtre rose autour des portes ou des fenêtres, ou un auvent en tuiles de céramique verte... Deux villas étaient beaucoup moins bien entretenues que les autres, au point qu'elles semblaient abandonnées. La première, la Villa Marthe, avait un jardin couvert de ronces et d'herbes très hautes. Les enfants, en passant, y voyaient presque toujours une vieille dame échevelée qui avait l'air d'attendre, droite entre deux plantes. Ils avaient entendu dire qu'elle était folle mais, pour eux, elle ne faisait que rompre de façon troublante l'uniformité des gens de leur rue.

Quand elle était là, les enfants passaient très vite mais si le jardin était désert, ils posaient les pieds sur

la barre transversale du portail blanc pour essayer de l'apercevoir dans l'intervalle laissé entre les planches. Quand ils étaient assez nombreux, ils osaient sonner pour la faire sortir sur son perron et détaient tout de suite après.

La troisième villa sur le côté gauche de la rue détonnait elle aussi par le mur de son jardin qui était sale et écaillé et par sa haie de cyprès haute et mal taillée qui débordait sur le trottoir.

Après la traversée du jardin, quelques marches ombragées par un immense mimosa conduisaient à la véranda, qui n'en était pas une véritablement mais constituait plutôt une sorte de plate-forme dallée de mosaïque rouge entourée d'un petit mur. Elle n'était pas rattachée au toit qui la protégeait par les rosiers grimpants ou les glycines qu'on retrouvait dans presque tous les jardins de la rue. Deux fenêtres donnaient sur cette véranda ainsi que la porte d'entrée dont la partie vitrée était protégée par des barreaux de fer torsadé.

Toujours aux mêmes heures, Monsieur Le Chevalier venait s'y asseoir pour fumer la pipe : un peu avant le repas de midi, quelquefois le matin, le plus souvent vers cinq heures de l'après-midi après sa sieste journalière, quand le soir qui commençait à tomber donnait de la brillance aux objets, un relief plus bombé aux branches et que les courbes du sol inégal étaient accentuées par les ombres.

Les pieds posés bien à plat, légèrement écartés, il fumait en soutenant son coude de sa main restée libre.

Ses yeux un peu tombants, entre le gris et le bleu, dont l'iris légèrement levé laissait voir la cornée dans la partie inférieure de l'œil, comme chez les enfants quelquefois, regardaient droit devant eux, perdus dans des rêveries que rien n'aurait pu déranger.

C'était un homme du Midi mais il n'en avait pas vraiment le type : sa peau était claire, ses cheveux châtain presque blond. Au soleil il rougissait facilement et il ne supportait pas la chaleur.

Son métier de professeur l'occupait assez peu, mise à part la correction de ses copies.

Sa vie régulière, presque immuable, le satisfaisait probablement puisqu'il faisait en sorte que rien d'imprévu ne se produise jamais. Ses occupations se déroulaient tout à fait indépendamment de celles du reste de la famille, à l'exception des repas. Les endroits où il se tenait et les places qu'il occupait étaient toujours les mêmes : le matin, après avoir bu son café froid, il se mettait debout devant la fenêtre et regardait dehors, une main dans la poche, le dos tourné à la pièce. Il se raclait légèrement la gorge comme les gens qui ont fait des abus la veille. Avant le repas de midi, s'il arrivait assez tôt, il restait un moment sur la véranda en laissant la porte de la salle à manger ouverte.

Il s'asseyait ensuite dans le salon pour lire son journal en prenant son café et, s'il avait des copies à corriger, il s'installait à la table de la salle à manger. C'était le seul moment où il avait l'air attentif, son regard se fixait, et ses enfants étaient gênés de traverser

la pièce où il travaillait de peur de le déranger. Ses chats étaient les seuls à être bien accueillis quel que soit le moment : il les caressait sous le menton, leur donnait à manger de petits morceaux de pain en les appelant affectueusement « petits cochons du bled », était avec eux d'une patience inlassable, ne faisait jamais un geste brusque ou irrité.

Il empruntait toujours les mêmes trajets, certaines parties de la maison lui étaient complètement étrangères comme certaines zones du jardin et il fallait un événement tout à fait exceptionnel pour qu'il s'y rende.

Il était tellement pris par ses pensées quand il marchait qu'il ne regardait rien autour de lui et qu'il était inconcevable qu'il s'écarte pour laisser passer qui que ce soit. Sa femme et ses enfants s'effaçaient toujours quand ils le voyaient venir vers eux.

Vers six heures du soir, malgré les protestations de sa femme, il prenait son vélomoteur pour monter au café Véga.

Ses enfants étaient soulagés de son départ, ils pouvaient enfin parler sur n'importe quel ton et il n'y avait plus de zone interdite dans la maison.

Thérèse, sa femme, partait toujours un instant après lui pour aller faire ses courses et passait devant le café. Il était assis à l'intérieur ou bien dehors sous les eucalyptus, elle passait sur le trottoir en face sans lui adresser la parole mais son passage silencieux, son regard insistant, devaient le rappeler à l'ordre.

Thérèse était une petite femme brune qui avait gardé une maladresse d'enfant. Son teint très chaud

quand elle était maquillée devenait ocre comme celui des hindous quand elle ne l'était pas, le cerne très marqué de ses yeux accentuait encore le caractère indéfinissable de ses origines et sa coiffure rassemblait ses cheveux en un chignon noir qui dégagait l'ovale de son visage comme s'il avait été sculpté. Ses sourcils étaient parfaitement dessinés et son front parfaitement arrondi sous la ligne des cheveux, un peu plus étroit que le bas du visage, lui donnait une expression de douceur hésitante. Ses enfants étaient habitués à voir des regards admiratifs se fixer sur elle.

Thérèse vivait au Maroc depuis l'âge de dix-sept ans, elle avait été élevée par un oncle militaire. Monsieur Le Chevalier l'avait rencontrée pendant un séjour qu'elle avait fait en France et c'est pour elle qu'il avait demandé sa nomination au Maroc.

A la fin de l'après-midi, vers sept heures, quand Daouïa, la bonne, et Thérèse s'occupaient du dîner, la maison vivait encore, les chats sautaient de la table au sol et du sol sur la table et recevaient des tapes, on entendait le bruit des ustensiles, Daouïa riait et parlait avec Thérèse. Les enfants traînaient ou s'asseyaient sur une marche de la petite véranda qui se trouvait derrière la cuisine, la porte et les fenêtres étaient ouvertes.

Le douar dont les premières maisons touchaient le mur du jardin était déjà éclairé. Quand une silhouette passait sous une lampe, les enfants voyaient un rayon bleu se déplacer qui faisait la lumière vivante.

Le repas prêt, Daouïa qui avait fini sa journée fermait les volets et se retirait dans sa pièce. L'heure du retour probable de Monsieur Le Chevalier approchait et ses enfants allaient dans la salle à manger. La pièce

était éclairée tristement, une énorme table de chêne patinée par la cire en occupait tout le centre avec ses chaises au dossier rembourré de moleskine verte.

La maison s'enfermait peu à peu dans le silence et l'obscurité et leurs gestes devenaient plus lents, ils avaient du mal à se déplacer. Derrière la porte, tout était noir, il y avait quelque chose de caché, et si un des enfants voulait sortir de la pièce, il devait faire la traversée du couloir dans un sillage sans pensée, son cœur restait en suspens, il battait très fort, tout était glacé et sans vie. Il ne fallait pas qu'il regarde et il en revenait comme d'une région étrangère, désertique, dont il ne fallait même pas parler. Tout se remettait en ordre dès qu'il rentrait dans la pièce éclairée, une fois la porte refermée. Mais l'apaisement était passager, avec le temps qui s'écoulait, le silence et l'attente s'alourdissaient et les paralysaient. Les mots devenaient artificiels, ils avaient de plus en plus de mal à se détacher. La salle à manger était l'endroit où leur père seul parlait.

Les enfants étaient maintenant complètement silencieux, assis sur le divan ou sur une chaise. Derrière la vitre de la porte d'entrée s'étalait une nuit épaisse et aveugle. Aucun des trois n'osait ouvrir le poste de radio, leur père seul l'utilisait. Une voix lointaine, une voiture qui filait, un rire atténué qui s'affaiblissait étaient des espoirs qui passaient et mouraient l'un après l'autre. Comme des naufragés sur un abri précaire, ils ne bougeaient plus de peur de compromettre ce qui leur restait d'équilibre. Tout était froid et ils avaient froid :

le sol de mosaïque, le poste de radio éteint, les murs même leur semblaient glacés et humides. Chaque mot prononcé entraînait de l'irritation et même une sorte de rancune. C'était la cérémonie d'attente cruelle et journalière qui commençait, celle de tous les soirs. Le moindre geste des enfants prenait un caractère mécanique : ils avaient l'impression d'être regardés, comme au théâtre.

Thérèse était moins prise que ses enfants dans cette sidération triste et ils n'étaient jamais aussi proches d'elle que dans ces moments-là. Elle ne faisait rien pour rompre le silence mais leur jetait de temps en temps un regard rapide tout en montrant son impatience et son exaspération par de légers mouvements de bras.

Les visages des enfants ne pouvaient plus rire, ils se surveillaient de peur que se produise une catastrophe et ils devaient rester pris dans cette attente minérale pour qu'il n'arrive rien à leur père et qu'il revienne. Ils guettaient tous les bruits et, quand le silence retombait, leur tête se penchait sans qu'ils s'en rendent compte.

Enfin, ils entendaient le grincement long et triste que faisait le portail quand on l'ouvrait et le roulement régulier du vélomoteur que leur père appuyait contre le petit mur de la véranda.

Monsieur Le Chevalier montait les quelques marches d'un pas incertain et avait du mal à ouvrir la porte. Il y avait de la colère dans les yeux des enfants qui entendaient cette hésitation et le bruit de la clef dans la serrure après le sacrifice de l'attente.

Maintenant, il leur semblait hostile : il marchait droit sur eux qui devaient s'écarter. Son visage était rouge et ses yeux embués paraissaient encore plus clairs. Il poursuivait des rêveries qui le faisaient rire quelquefois d'un air attendri.

Sa femme et ses enfants étaient chaque soir ses auditeurs fidèles : il parlait de son passé, de son adolescence, des origines de sa famille, lointaines et étranges. Il pleurait souvent.

Dans ses larmes, il n'y avait pas que des regrets, il y avait aussi la déception de n'avoir que ces auditeurs dérisoires. Il ne pouvait parler qu'en les oubliant et si l'un d'eux l'interrompait en faisant un geste maladroit ou encore en se levant, il leur rappelait d'une voix lasse qu'ils ne comprendraient jamais rien.

Il leur disait certains soirs qu'ils avaient gâché sa vie et qu'il était malheureux.

Quand leur père s'arrêtait de parler, les enfants quittaient la table prudemment, sans le regarder. Dès qu'ils étaient arrivés dans le couloir, ils étaient sauvés parce que leur père les avait déjà oubliés, mais ils se demandaient s'ils étaient bien restés jusqu'à la fin et essayaient d'accorder le rythme de leur marche à celui de son récit. Partir rapidement aurait pu lui laisser croire qu'ils ne se rendaient pas compte à quel point ce dont il parlait était important. Ils marchaient lentement, comme un adulte quitte une pièce où vient de s'endormir un enfant qui a résisté au sommeil jusqu'au bout : ils venaient de l'abandonner dans un endroit

désert où il était très malheureux. D'ailleurs, les enfants n'osaient se lever que si leur mère était encore à table et quand l'un des trois était seul avec son père, il restait rivé à sa chaise jusqu'à ce que Monsieur Le Chevalier soit complètement épuisé et aille se coucher.

Au cours de ces longues heures qu'il passait autour de la table avec ses enfants et Thérèse, celle-ci ne parlait pas beaucoup. Impénétrable, elle regardait ses enfants de temps en temps. Chaque fois qu'elle appelait son mari par son prénom il lui disait qu'une seule personne avait le droit de l'appeler ainsi — une femme, il l'avait aimée autrefois.

Les trois enfants pensaient que Monsieur Le Chevalier était un être humain avec des sentiments, des souvenirs, des regrets, qui n'avait pas eu de chance et qui avait gâché sa vie certainement à cause d'eux et de leur mère. Il leur récitait souvent :

Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé,
le prince d'Aquitaine à la tour abolie...

Il ne s'adressait jamais directement à ses enfants, c'est Thérèse qui servait d'intermédiaire.

Les trois enfants avaient à cette époque-là treize, quatorze et quinze ans. Hervé était l'aîné : il avait les yeux de sa mère, dorés avec une lueur grise comme si un nuage s'y reflétait tout le temps. Ses deux sœurs, Jeanne et Anne-Marie, ne se ressemblaient pas beaucoup, elles étaient toutes les deux brunes mais Jeanne qui n'avait que quatorze ans en paraissait déjà dix-huit.

Daouiïa, qui était encore presque une enfant quand elle était entrée à leur service, avait alors une trentaine d'années. Elle était déjà là avant la naissance d'Anne-Marie, la plus jeune des trois enfants. Daouiïa avait d'abord travaillé au Maroc espagnol, près de la frontière. A vingt ans, elle s'était mariée et avait eu de son mari un fils, Mohammed.

C'était une employée mais elle partageait toute leur vie et n'avait pas avec eux les mêmes liens que les autres bonnes du quartier avec leurs patrons. La plupart rentraient chez elles le soir et habitaient dans les douars voisins. Daouiïa, elle, vivait là, dans une pièce avec son mari, Brahim.

Elle était la confidente de Thérèse : par instants elles étaient comme deux sœurs ou deux amies, à d'autres, elles reprenaient leur place respective et avaient l'air plus distantes.

Quand les enfants demandaient à Thérèse si Daouiïa était une amie pour elle, elle leur répondait selon les moments qu'heureusement elle était là, ou bien qu'elle était différente d'eux, évidemment, qu'elle était intelligente aussi mais que c'était quand même une domestique.

Lorsque Thérèse était fatiguée par une crise de foie ou des ennuis de circulation, Daouiïa lui préparait des traitements avec des herbes. La domestique n'ignorait rien de la maladie de Monsieur Le Chevalier et Thérèse lui confiait tous ses soucis.

MONSIEUR LE CHEVALIER, c'est un livre qui raconte et transforme, qui est simple, rudimentaire, qui raconte des choses ordinaires et qui provoque une lecture très forte, très personnelle, dont on ne sort pas.

Marguerite Duras

Collection OUTSIDE, dirigée par Marguerite Duras : « *Je voudrais bien avec cette collection que revienne la lecture illimitée, celle qui ne s'arrête pas avec la fin du livre.* »



9 782867 440601

Maquette : Jean-Pierre Reissner

ISBN : 2-86744-060-2

F10060-86-IV

75,00 FF